

## Chapitre 1

Tiens, elle n'est pas là ce matin, la chaise est vide au beau milieu de cette grande pièce, unique décor bien triste. La fenêtre est ouverte, les rideaux battent doucement au vent, on a vue sur le jardin, une belle et longue pelouse bien verte, parsemée de-ci de-là de quelques arbres en fleur. C'est le printemps demain. C'est étrange, jamais elle n'en a raté un jusqu'ici.

Il doit être dix heures tout au plus, le soleil est chaud en cette belle matinée de dimanche. Le parquet trop bien ciré craque sous mes pas ; au sol, un livre, dont les pages sont blanches, tombé ouvert ; de temps à autre, un souffle du vent en fait tourner une dont il n'y a que les numéros pour simple écriture, nous en sommes au soixante-dix-sept. La blancheur des feuilles contraste avec la blancheur des murs. Pas un cadre, rien, ah si, pardon ! Dans un coin, ce qui semble être un harnais. Un harnais ? Mais pour quoi faire ? Elle n'est pas là. Je referme la grande porte, je m'en viens près de cette grande fenêtre, je m'y appuie, je passe la tête à l'extérieur, mes yeux cherchent, mes yeux *la* cherchent. Ma respiration s'accélère, mon cœur bat plus fort, il n'y a rien, il n'y a pas de bruit. Sur la pelouse, au loin, j'aperçois ce qui semble être un gilet ou quelque chose dans le genre. J'enjambe cette fenêtre, je saute, je tombe sur le gravillon, je me reçois mal, j'ai mal, mon genou

saigne, peu importe, je me mets à courir, vite, angoissé. Je suis sur l'herbe, elle sent bon, j'arrive sur ce gilet, il n'est pas à elle, mais alors à qui ? Et puis, plus loin, il y a ce mur, immense, haut, si haut, infranchissable barrière. Je me retourne, quelqu'un a fermé la fenêtre, comment faire pour revenir ? Et puis pourquoi ?

J'ai froid tout d'un coup, je ramasse le gilet ; en vérité, c'est un bout de papier arrivé là porté par le vent sans doute. Alors, je cours encore, j'arrive près de la maison et je la vois, enfin, elle me sourit, mais son visage est étrange, rien à voir avec son expression habituelle. Aurais-je désobéi ? Aurais-je fait quelque chose de mal ? Oui, j'ai couru sur l'herbe, je sais pourtant que c'est interdit, mais j'avais peur, et puis je croyais que c'était un gilet, je croyais surtout qu'elle était partie, je pensais qu'elle m'avait abandonné. Oui, j'en étais certain, pourtant, ce n'est pas son genre, non, elle n'est pas comme ça, Clémence, elle m'aurait dit, oui bien sûr qu'elle m'aurait dit. Alors, j'avance, doucement, elle n'est pas seule, ils sont trois ou quatre, ils sont méchants, pourquoi ? Je n'ai rien fait, je n'ai pas escaladé le mur comme l'autre fois, je me suis seulement fait mal au genou.

« Ce n'est pas grave, hein, Clémence ? »

Mais elle ne me répond pas, je sens qu'elle est fâchée, pardon, *qu'ils* sont fâchés. Alors, j'avance doucement, je mords mes doigts, je bafouille, je me tortille, ils regardent mes genoux, non, je ne veux pas le gilet.

« S'il vous plaît, non, pas le gilet ! »

Je tends mes bras, ils me l'enfilent. Je suis pris au piège, mes yeux roulent de gauche à droite, ma tête tangué. Ils me poussent, je suis rentré, je n'ai pas essayé de me débattre. Mais je suis rassuré parce que Clémence, elle était là, parce que demain, c'est le printemps, oui demain, et elle ne pouvait pas m'abandonner pour le jour du printemps.

Mon genou me fait mal, il est bien écorché, mais on ne me soigne pas. Je rentre dans une pièce sans fenêtre, sans jardin, sans printemps, je suis puni, sans doute, sûrement. On me jette mon livre, il s'écrase loin de moi, je suis assis dans le coin, je le regarde ce livre ; quelqu'un a dû le lire, car nous en sommes maintenant à la page soixante-dix-neuf. Ici, les murs sont nettement moins blancs que les feuilles, c'est drôle, même si j'y viens souvent, je n'avais jamais remarqué ça. La lumière s'éteint, j'ai peur, il fait noir. Combien de temps encore avant de voir le soleil ?

Je me suis levé, je me suis cogné contre les murs, on dirait des matelas, ça ne me fait pas mal. Je crois que j'ai dormi, je ne sais plus. Ils sont venus me chercher, la lumière m'a fait mal aux yeux, ils m'ont enlevé le gilet, ça m'a fait du bien. Je suis monté pour le repas, au bout d'une table, tout seul, les autres m'ont regardé passer. J'ai honte, ils doivent savoir pour mes genoux, pour le gilet et tout et tout. Surtout, j'ai peur aussi du « grand sans dents » qui crie tout le temps, il va encore me taper. Je me cache le visage, je ne veux pas le voir, je vais à ma place. Il y a mes pilules, encore ces foutues pilules ; de toute façon, ça ne sert à rien, je sais. Mais Clémence est là, pas loin, elle m'encourage du regard, alors je les prends. Dehors, il fait nuit, c'est triste, mais c'est bien aussi, car demain, oui demain, c'est le printemps et elle sera là, oui, Clémence sera là, comme tous les printemps depuis que je suis né ici, depuis qu'on m'a traité de fou, quand j'ai tué ce chien, il avait mal, c'est lui qui me l'a dit, il ne voulait pas se taire, je crois. Et moi, je n'aime pas le bruit et ceux qui parlent pour ne rien dire, alors je l'ai serré, fort, c'était chaud, c'était bizarre. C'était un chien, je crois. J'ai hâte d'être à demain, elle sera là, ce sera bien, encore un printemps en attendant l'année prochaine ici. Mes genoux sont guéris, ils ne saignent

plus. Si je mange tout, alors on va me les soigner et peut-être même me mettre un pansement, c'est Clémence qui m'a dit. Et puis c'est bon, c'est de la soupe avec des lettres dedans, j'ai écrit « printemps » sur le bord de l'assiette, j'ai hâte à ce soir tard, on sera demain. Finalement, on est déjà ce soir, je crois.

### Rapport du docteur A.

*Dimanche 19 mars, le patient C. a une nouvelle fois tenté de fuguer, il a brisé une vitre de la salle de lecture située au 1<sup>er</sup> étage à l'aide d'une chaise, a chuté lourdement au sol se blessant sérieusement aux jambes et est parti en courant vers le mur de l'enceinte qu'il n'a pas réussi à atteindre. Il a été rattrapé de justesse, ramené et mis en isolement. Cela porte à quatre le nombre de tentatives ce mois-ci. Il n'y a aucune amélioration notable depuis son arrivée ici, il y a quatre ans maintenant. Le traitement a été revu et les doses augmentées. Avis de permission de sortie ou de transfert défavorables.*

Voilà, on est demain, enfin, je n'ai plus mal au genou, mais j'ai mal aux jambes maintenant. Pendant que je dormais, on m'a mis des pansements, plein, blancs et rouges, ils me grattent la peau. On est le printemps, il ne fait pas beau dehors, la pluie pleure sur les carreaux des fenêtres, celle de la salle des livres est cassée, je crois. Je suis triste, Clémence ne viendra pas dans le jardin avec moi, elle n'aime pas la pluie et puis j'ai mal, vraiment trop mal à mes jambes. Le monsieur de la télé est venu tôt ce matin, elle était cassée aussi, il l'a réparée, c'est bien. Mais l'écran reste noir, toujours. On a tous déjeuné ensemble, le « grand sans dents » n'était pas là, personne ne sait où il est. Tant mieux, moi, je ne l'aime pas, il me fait peur, ce gars. Peut-être qu'il est dans la salle avec le gilet, oui, c'est ça, il doit être là-bas ; qu'il y reste ! Au moins, comme ça, il ne va pas me taper !

Je n'aime pas la pluie, on ne peut rien faire et moi, ça me donne des idées bizarres, je l'ai dit l'autre jour à Clémence, je ne sais pas si elle m'a cru ou pas. Ça fait longtemps qu'il n'y avait pas eu de pluie pour le printemps. Hier, il faisait beau, j'ai couru dans l'herbe, je crois que je suis tombé, oui, c'est ça, je suis tombé, de haut, de la fenêtre, c'est pour ça que j'ai mal aux genoux et aux jambes, j'ai trop couru. Mais je veux partir d'ici aussi, pour rejoindre Clémence. Elle n'est pas venue me voir aujourd'hui, c'est la première fois que ça lui arrive, je ne comprends pas, comment a-t-elle pu oublier ce jour ? Je lui en veux, oui, je lui en veux vraiment ! Ce soir, je ne prendrai pas mes pilules, tant pis pour elle ! Mais elle l'a cherché aussi. Et puis, de toute façon, ça ne sert à rien. Je ne suis pas malade, j'ai seulement mal aux jambes.

Le jour du printemps est passé, c'est fini, il fait nuit, elle n'est pas venue, elle m'a trahie. Finalement, j'ai pris mes pilules, mais je n'ai pas mangé mon repas, enfin, pas tout. En tout cas, quand je reverrai Clémence, je lui dirai que je ne suis pas content du tout ! Oui, elle saura, ce n'est pas bien d'oublier les choses comme ça, ça ne se fait pas, non, vraiment pas. Alors, je vais attendre demain, ou encore après, elle sera à côté de moi, je lui dirai, tout, faut que j'ose. Il faut qu'elle sache que j'ai eu mal et beaucoup ! La nuit, je ne dors pas, je pense. J'entends des cris dans la maison. Ce sont les fous qui crient ou plutôt qui hurlent, à la mort, comme des chiens ! Pourquoi je suis avec des fous ici ? Je ne crie pas moi, faut être vraiment cinglé, que je me dis ! J'ai peur, je remonte les draps, je me cache en dessous, la lumière du couloir s'éteint dans un grand « clac ! ». Après, je ne sais plus, je crois que c'était le matin du lendemain du printemps. De nouveau, il fait beau, je vais déjeuner. Ah merde ! J'ai encore pissé au lit, ils vont me gronder, ça ne sent pas bon, j'appuie sur la sonnette, on vient

et oui, on me gronde, j'ai le regard méchant qu'ils m'ont dit ! Mais c'est parce que j'ai peur, alors je me change, mais d'abord, on me lave, on change mes pansements, ça saigne encore. Finalement, mes genoux n'ont pas grand-chose, mais mes jambes sont coupées, je n'avais pas vu cela avant. Ça y est, je suis prêt, je peux aller déjeuner. Clémence est là, elle me sourit, pas moi, ce n'est pas bien ce qu'elle a fait hier. Je vois bien qu'elle essaye de renouer le contact, mais non, je me suis promis, il faut qu'elle sache, alors oui, bientôt, elle saura.

Je suis calme désormais, bientôt un mois que le printemps est passé, les fleurs sont parties des arbres, dommage, je trouvais ça joli. Le « grand sans dents » n'est pas revenu, je me demande bien où il peut être allé ! Enfin, au moins, je suis tranquille. Nous sommes l'après-midi, je suis dans la salle de lecture, j'ai mon livre blanc, je tourne les pages, j'en suis à la cent cinquante-deux. Un jour, oui, un jour, j'écirai dessus une histoire, ou une lettre, ou les deux. Il n'y a plus de fenêtre, ils l'ont murée, je suis seul, je suis triste, ils ont volé la fenêtre sur la vue que j'avais ici et c'est maintenant une fenêtre sans vue qui ne sert à rien. Pourtant, moi, je l'aimais bien. C'est la faute à Clémence, j'en suis sûr, elle savait, elle a tout manigancé, c'est pour ça qu'elle n'est pas venue au printemps. Je suis en colère, j'ai encore mes pansements, mais moins. Quelqu'un entre dans la pièce, j'entends les pas derrière moi. Je referme mon livre, je baisse la tête, je regarde mes pieds. Je suis tout recroquevillé sur la chaise, je vois des pieds, c'est une femme, elle a des chaussons blancs et des collants blancs aussi, je ne lève pas la tête, elle parle, je reconnais cette voix, c'est celle de Clémence. Je tremble, pourtant, je n'ai pas froid. Lentement, je me déplie. Je la regarde, je ne réponds pas. Je n'ai pas envie. Nous sommes tous les deux, seuls dans la salle de lecture. Elle a fermé la porte derrière elle, elle veut s'entretenir

avec moi, elle me trouve distant depuis quelque temps. Bah, c'est normal, non ? Elle m'a oublié, je le lui ai dit, elle s'est excusée. Mais je me fiche de ses excuses, ça ne sert à rien, c'est passé, le printemps ! Alors, je me suis levé, elle s'est reculée, mais j'ai bondi, d'un coup, comme un chat. Je l'ai attrapée par le cou et j'ai serré fort, très fort. Elle a voulu se dégager, elle n'a pas réussi et puis, je ne l'ai pas lâchée, elle a tremblé, un peu, enfin, je crois qu'elle s'est endormie. C'était chaud, c'était étrange, un peu comme le chien la première fois. Oui, c'était pareil sauf que, cette fois-ci, je n'ai rien dit, sauf que maintenant, je pleure. Bon, tout à l'heure, quand elle va se réveiller, je m'excuserai aussi. Alors, en attendant, j'ai séché mes larmes avec la manche de mon costume tout gris, je me suis rassis et j'ai repris mon livre. Clémence dormait bien.

Nous sommes restés comme ça, sans bouger, un long moment, enfin, je crois, puis quelqu'un est entré, ça a hurlé, je n'ai pas compris pourquoi, on m'a tapé, on m'a fait mal, Clémence dormait bien par terre. Encore. Plein de gens sont venus, j'ai eu droit au gilet, puis à la pièce sombre. Je crois qu'ils ont mis Clémence sur un lit. Je ne sais pas. Le lendemain, ou après, j'ai eu de la visite, dans la salle, de drôles de gens, on aurait dit des militaires, pourtant, je n'avais pas l'intention de m'engager. Je n'ai pas tout compris ce qu'ils me voulaient, ils me posaient des tas de questions. Pourquoi j'avais fait du mal à Clémence, mais je n'avais pas fait de mal, fallait simplement qu'elle soit au courant et qu'elle sache que je n'étais pas content parce qu'elle avait oublié le printemps, je leur ai dit à ces militaires. Je crois qu'ils m'ont compris, ils m'ont demandé si je regrettais, bien sûr que j'ai répondu non. Puis ils sont partis. J'ai eu droit à plein de piqûres, dans les bras et aussi dans les fesses, ça fait mal, ce n'est pas agréable. Je n'aime pas ça !

Je suis toujours dans la pièce avec les matelas au mur, là, je crois que j'ai dû faire une grosse bêtise parce que ça dure

vraiment longtemps ! Enfin, je crois. Le point positif, c'est que je n'ai plus le gilet, mais je n'ai pas mon livre, j'espère que le « grand sans dents » n'est pas revenu et qu'il ne me l'a pas pris sinon il aura affaire à moi, même si j'ai peur de lui quand il crie ! Je n'ai pas de nouvelles de Clémence, je ne l'ai pas revue depuis, c'est bizarre, maintenant ça doit être à elle de m'en vouloir. C'est triste aussi, je trouve. Et puis, je ne vois plus les autres qui crient la nuit, ça, par contre, c'est un vrai soulagement.

Je ne sais pas quel jour nous sommes, le temps m'a fait perdre toute notion. Enfin, je sors, les mains avec des menottes, c'est moins embêtant que le gilet en tout cas, je suis assez bien habillé, on me dit qu'on va sortir faire un tour, ça alors ! Je n'en reviens pas, la lumière du jour me fait mal aux yeux. Je monte dans une fourgonnette bleue, encadré de militaires, ils ont des armes, j'ai peur des armes, ça fait du bruit, ça tire des balles, je n'aime pas les balles, surtout quand elles me sourient. Partout, j'ai regardé pour voir si Clémence était là, elle serait sans doute contente de me voir partir en fourgonnette, mais je ne l'ai pas vue. Je suis assis derrière, entre deux grands hommes. En face de moi, il y en a encore deux, ça fait quatre que je dis. Je ne me sens pas très bien ici. Qu'est-ce qu'ils me veulent ? Ils ne sourient jamais ! La route défile, il fait beau, on entre dans la cour d'un bâtiment, on dirait une école. Ça y est, je viens de comprendre, on me transfère, oui, c'est ça, j'ai fait trop de bêtises là-bas ! Bon, ça va, va simplement falloir que je me réadapte ici, en espérant qu'ils soient tous un peu moins fous ! Enfin, je crois.

Mais non, ce n'est pas une école, il y a des tas de gens, avec des costumes noir et blanc, on dirait des robes et plein de militaires. Je sors de la fourgonnette, bousculé. Je crie, on me tape, encore, et on m'insulte aussi, ça, je sais parce que Clémence

me dit toujours qu'il ne faut pas dire de gros mots, que cela n'est pas bien, mais eux, ils le font, alors je proteste, mais pas longtemps, car leurs coups me font mal. On me balance dans un bureau, il n'y a rien qu'une table et deux chaises. Un homme au costume, ou plutôt à la robe noir et blanc, vient me rejoindre. Derrière moi, il y a toujours les deux militaires, ma lèvre saigne, j'ai mal. Ça ne se fait pas de taper les gens comme ça, que je dis au monsieur en face de moi. Il me lit des phrases que je ne comprends pas, ma tête dandine de droite à gauche ou d'avant en arrière, tout comme mon buste. Qu'est-ce que je fiche ici ? Pourquoi Clémence n'est pas là, elle seule saurait m'expliquer les choses tout bien comme il faut !

Il me parle, mais je n'écoute pas, enfin, pas trop. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'un homicide, je crois, je ne sais pas qui c'est celui-là. Il me lit mes droits, il va me défendre, il est là pour ça. C'est quoi, des droits ? Ça me sert à quoi ? Me défendre ? Mais de qui ? Et de quoi ? Du « grand sans dents » ? Puis nous sommes allés dans une grande salle où il y avait plein de jolis dessins accrochés aux murs et des tas de gens. Certains étaient même déguisés. Ceux qui étaient sur l'estrade, ils avaient mis des perruques et des robes, étrange comme déguisement. Ils ressemblaient aux dessins sur les murs, je pense qu'ils devaient vouloir faire pareil qu'eux. Quand je suis rentré, la salle a grondé, j'ai entendu des « À mort ! Assassin ! Tuez-le ! » J'ai eu peur et j'ai même voulu partir, surtout quand celui du milieu a tapé fort sur l'estrade avec un marteau en criant vraiment très fort :

« Silence ou je fais évacuer la salle ! »

Mais les grands militaires m'ont flanqué sur un banc en bois tout dur et froid. Puis j'ai entendu un « Accusé, levez-vous ! » Celui qui « était là pour me défendre » m'a demandé de me lever, alors je me suis levé. Et celui qui était au milieu de l'estrade avec son marteau, qui avait une perruque blanche

sur la tête, a commencé à parler. Il avait des choses à me reprocher, comme la vitre cassée, le chien étranglé, je crois, tout comme Clémence. Pourtant, moi, je ne lui avais rien fait à lui, je crois. Et Clémence ? Elle allait être là ? Il m'a demandé si je reconnaissais tout ce qui m'était reproché.

« Ben oui ! » que j'ai répondu.

Je reconnaissais tout le monde, en tout cas ceux dont il parlait. Sauf les autres. C'est vrai, pour la fenêtre, je n'aurais pas dû la casser, ce n'est pas bien de casser les choses. Pour le chien, il y avait longtemps, ça ne compte pas. Pour Clémence, il fallait qu'elle sache que ça ne se fait pas d'oublier le printemps et de ne pas tenir sa promesse. Non, ce n'est pas bien, mais maintenant, c'était du passé et j'espère bien qu'elle serait de retour au foyer bientôt, que je lui ai dit.

Les gens ont eu l'air surpris, pourtant, je n'ai pas menti. D'ailleurs, je ne sais pas ce que mentir veut dire, peut-être que j'aurais dû, que je me suis dit. Puis il m'a demandé si je savais ce que le mot « meurtre » signifiait. Évidemment que je savais, j'avais vu des films à la télévision, et souvent, il y avait des meurtres. Mais je savais que ce n'était pas grave, parce que même si les gens mouraient, en réalité, ils ne mouraient pas. C'est pour ça qu'on les revoyait dans d'autres films, après ; c'est Clémence qui m'avait expliqué tout ça. Ça m'avait drôlement soulagé. Il y a eu plusieurs silences, je ne sais pas pourquoi. Parfois, les gens se taisaient et ils me regardaient, tous. Pourquoi ? J'avais cette désagréable impression d'être une bête de foire. C'est aussi Clémence qui me l'a expliqué quand je faisais le clown dans le réfectoire, l'autre jour. Le monsieur qui « était là pour me défendre » a parlé, beaucoup, longtemps. Je n'ai pas tout compris, mais ça semblait bien, en tout cas, moi, ça m'a bien plu. Et puis, il y en a eu un autre, alors lui, par contre, je n'ai pas aimé du tout ! Il était très méchant. Il n'arrêtait pas de brailler en me montrant sans

cesse du doigt ; ça non plus, ça ne se fait pas ! Et puis comment il savait que ce n'était pas un chien mais une fille que j'avais serrée fort ? Oui, comment ? Il n'était même pas là, lui non plus. Pareil pour les billes ! Ce n'est pas son histoire, c'est la mienne, que j'ai dit. Ça ne regarde que moi. On ne vole pas les affaires des autres ! On m'a demandé de me taire, pourtant, j'ai continué, je ne l'aimais pas, celui-là. Alors, moi aussi je l'ai montré du doigt, moi aussi j'ai dit qu'il était méchant. La salle a souri, je crois qu'ils ont aimé.

Ça a duré, longtemps, très longtemps, je crois que je suis revenu ici quatre ou cinq fois. La dernière fois, il pleuvait vraiment fort. Je n'aime pas la pluie, ça mouille et on ne peut rien faire. C'est d'ailleurs pour ça que Clémence n'est pas venue pour le printemps, je crois. En face de moi, de l'autre côté de la salle, il y avait huit personnes qui ne disaient rien, qui écoutaient, je ne sais pas qui ils étaient. C'est bizarre d'être là sans rien dire comme ça, surtout que c'est à eux qu'on a demandé si j'étais coupable. Coupable de quoi ? D'avoir cassé une fenêtre ? Ça se répare, ça. Et puis, je n'étais pas content et je l'avais fait savoir à Clémence, c'est tout. Et comment ils pouvaient savoir, eux ? Eux non plus n'étaient pas là, c'est trop facile de penser pour les autres ! D'ailleurs, je l'ai dit à celui qui me défendait. Je crois qu'il a compris aussi. En tout cas, j'ai vu qu'il a noté quelque chose dans son cahier rouge. Puis un de ceux qui étaient assis en face de moi s'est subitement levé, il a lu un texte qui disait à peu près ceci, je crois :

« À la question "l'accusé est-il coupable ?", la réponse est oui. À la question "l'accusé était-il pleinement responsable de ses actes ?", la réponse est oui à la majorité. »

Puis ce fut au tour de celui qui avait la perruque et que tout le monde appelait « Monsieur Le Président », ça devait être quelqu'un de très important pour qu'on l'appelle de cette

façon-là. Moi, le seul président que je connaissais, c'était celui qu'on voyait des fois à la télé, mais je ne connais pas son nom.

« Après avoir entendu les délibérations des membres du jury, le tribunal condamne le prévenu C. à la peine de mort. Elle sera exécutée dans trois mois ! La séance est levée. »

Il a tapé sur l'éstrade avec un marteau en bois, je crois. Étrange façon de faire les choses ! que je me suis dit. Il me semble qu'on parlait de moi, il y a eu des hourras dans la salle, j'ai souri, c'est vrai, c'était la première fois que les gens m'acclamaient. J'aimais bien ! Puis on m'a amené dans une autre pièce avec « celui qui était là pour me défendre », je l'ai remercié. Il avait vraiment bien parlé et il avait été gentil lui, même si je n'ai pas tout compris. En tout cas, j'aurais bien aimé savoir parler comme ça ! Il m'a serré le bras, m'a souhaité bon courage, je ne sais pas pourquoi il m'a dit ça. Les militaires m'ont raccompagné, on a repris la fourgonnette. J'avais toujours les menottes, elles commençaient à me faire mal aux poignets, ils étaient rouges. Nous sommes partis, mais pas au foyer, dans une prison ; j'ai vu parce que c'était marqué dessus ! En prison ? Mais pourquoi ? Tout ça à cause du printemps ! Plus jamais je ne fêterai le printemps. Non, plus jamais !

Je suis resté ici longtemps, tout seul dans une petite pièce, rien qu'un lit, une table et une chaise, sans mon livre, j'avais hâte de rentrer. Ici, on mangeait mal et les gens n'étaient pas très gentils. Et puis on se promenait dans une cour d'où on ne voyait qu'un bout de ciel, une fois le matin et une autre l'après-midi, ça ne faisait pas beaucoup. Jusqu'à ce qu'un jour, on vienne me chercher, c'était un matin, il faisait beau, je ne sais pas quel mois nous étions exactement, peut-être au printemps, je n'en sais rien en vérité. Il y avait là un curé,

drôle d'idée, il récitait des « Je vous salue Marie » et des « Notre-Père » sans arrêt, ainsi que des « Paix à votre âme » sordides ! Tout ça en me brandissant une croix avec quelqu'un attaché dessus. On m'a amené dans une petite cour où se dressait une drôle de machine, noire, avec quelque chose qui brillait. On aurait dit une sorte de grande lame, comme un très long couteau. Il y avait une table, un grand panier en osier, un seau d'eau. Étrange. J'y suis monté, suivi du curé qui récitait toujours. On m'a proposé une cigarette. Moi qui n'avais jamais fumé, je n'allais pas commencer maintenant, que je leur ai dit. J'ai regardé autour de moi, je n'ai pas vu Clémence. J'espère que je ne lui avais pas fait trop de peine, elle devait sacrément m'en vouloir pour ne pas se montrer ! Un gros bonhomme m'a mis une cagoule sur la tête, il m'a fait m'allonger, j'ai entendu ce curé qui priait, un « clac », une sorte de glissement et puis... ça n'a pas duré longtemps, tout est soudain devenu noir...